



LA
TENTATION
DU PYLÔNE
MICHEL
PHILIPPO



Du même auteur :

- *Anthologie des Poètes de l'Ouest*
(1982 – Editions La Bruyère)
- *Polyphonie*
(recueil collectif de nouvelles, 1983 – Editions du Parhélie, St Brieuc)
- *Entretien avec Kenneth White et Michel Le Bris*
(sept. 1983 – Revue Sens Large St Brieuc)
- *Entretien avec Kenneth White*
(in *Le Poète cosmographe*, 1987 – Presse Universitaire de Bordeaux)
- *La vie fragmentée*,
(2009 – Editions EDILIVRE APARIS)

Michel PHILIPPO

La tentation du pylône

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

Conception et réalisation couverture :
Franck CHAMBRUN / atelier@chambrun.com

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4605-3

Dépôt légal : Février 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

À Jean-François Guilloux

Petit mort pour rire

*Va vite, léger peigneur de comètes !
Les herbes au vent seront tes cheveux ;
De ton œil béant jailliront les feux
Follets, prisonniers dans les pauvres têtes...
Les fleurs de tombeau qu'on nomme Amourettes
Foissonneront plein ton rire terreux...
Et les myosotis, ces fleurs d'oublies...
Ne fais pas le lourd : cercueils de poètes
Pour les croque-morts sont de simples jeux,
Boîtes à violon qui sonnent le creux...
Ils te croiront mort – Les bourgeois sont bêtes –
Va vite, léger peigneur de comètes !*

TRISTAN CORBIERE

Les Amours jaunes, p.203

Editions Poésie / Gallimard, 1973

*The only way to get rid
of a temptation is to yield to it.
Resist it, and your soul grows sick
with longing for the things
it has forbidden to itself.*

« Le seul moyen de se délivrer
d'une tentation, c'est d'y céder.
Résistez, et votre âme se rend malade à
force de désirer ce qu'elle s'interdit »

*OSCAR WILDE,
The Picture of Dorian Gray, 1891
Ed. Collins, 1976,
The Complete Works of OSCAR WILDE*

I

MON NOM est Adrien. J'ai fêté mes trente-six ans en septembre. Depuis ce matin, je le sais, il me reste peu de temps. Le facteur est passé vers dix heures. Une étape. Inattendue. Je me retourne. J'aperçois un long ruban bleu. Désert. Banal. Sans surprise. Quelques visages aimés qui s'éloignent déjà.

La lettre est posée sur le bureau. Elle m'est parvenue par erreur. Une bourde de la secrétaire, sans doute. Les petits signes noirs attendent sur le papier à en-tête du laboratoire, sagement rangés, innocents et inoffensifs. C'est leur foule qui est dangereuse. Elle échappe au contrôle de la raison, déborde. Déborde. Un vrai lait sur le feu. Les petits caractères sales, seuls, restent banals. En groupe, ils savent attaquer, détruire, dévaster. D'ailleurs ils ne s'en privent pas.

Depuis quelques semaines, ma femme me regarde d'un drôle d'air. Sans me reconnaître. Bien sûr, cela est fuyant. Un battement d'ailes qui fuient dans le rouge du soir. Elle m'appelle par mon prénom comme si de rien n'était. Pour ne pas inquiéter. Je sens bien pourtant qu'elle ne me reconnaît pas. La sale petite

lettre de ce matin apporte une preuve définitive de la métamorphose.

Devant le miroir de la salle de bains, j'ai passé un moment à me dévisager. Il s'agit d'un de ces miroirs en plan américain, juste au-dessus du lavabo et de la tablette. Malheureusement, Il ne montre qu'une moitié des choses et justement pas la bonne. Il me semble pourtant que j'ai bien une tête de tous les jours. Jusqu'à hauteur des seins. Inaltérée. Ce doit être le bas qui change. Sans miroir en pied, je n'ose pas tout à fait croire mes yeux. C'est ennuyeux et contrariant.

En réalité Christina n'est pas ma femme. Nous n'avons rien signé. Elle s'est imposée dans mes meubles. D'abord, elle m'a prêté sa chaîne qu'elle n'écoutait jamais.

Un micro-ondes aussi, « *parce que les mecs, ça bouffe que de la saloperie !* »

J'ai eu beau lui dire que j'adorais me mijoter des petits plats, que j'avais obtenu une médaille d'or aux Olympiades Gastronomiques de Nofles-sur-Allier, spécialité : carbonade à la bière ; il n'y a eu rien à faire. Imparable logique.

– T'es un mec, toi ! Si t'as pas la becquée, tu crèves la dalle !

Petite mère, va ! J'ai trouvé une place au micro-ondes dans ma cuisine pimpante. Pour lui faire plaisir. Un peu aussi par lâcheté. J'ai poussé mes pots d'aromates, transféré le *Ginette Mathiot* et le *Petit Perret Gourmand* dans la bibliothèque, rayon loisirs. Sa vitre lisse et sa carrosserie d'hôpital me foutent un bourdon terrible. J'aime pas vexer. N'empêche que je regrette la bonne tête d'allumé de *Pierrot* et son sourire de croque-la-vie. La fois suivante Christina a regardé

mon étagère. Elle s'est contentée d'un « ah ! » satisfait et triomphant et a paru heureuse. À cette époque – c'était seulement l'an dernier – elle louait encore un appartement, dans un quartier plutôt chics. Chez moi n'était que son terrain de jeux. La vraie vie se tenait ailleurs. Je ne me suis jamais servi du micro-ondes.

Elle débarquait, posait son sac et sa culotte. Nous faisons l'amour sur le tapis, parfois dans l'entrée et j'avais la hantise de nos râles. Les portes des H.L.M. sont rarement en chêne. Parfois, plus tard, je croisais, dans l'escalier madame Kaspec qui descendait ses poubelles. Elle me toisait sans sourire. Son œil de pie – grièche me clouait au mur et militait pour le coût silencieux. Elle défournait un gosse en moyenne tous les deux ans. Elle devait donc bien, elle aussi, y passer de temps à autre. Je la soupçonnais cependant d'être une femme de devoir. Une besogneuse. Une rombière à porter des chemises de nuit en pilou spécialement trouées, à éteindre la lumière avant, pendant et même après. C'est ton droit, ma biche ! Garde tes œillades de rosière. Moi j'aime le panard grand cru ! Sans décorum ! La simplicité nue et puissante de l'animal. Mâle et femelle mêlés pour le plaisir. Dans cet acte, la civilisation est en germe. Tous les obscurantismes religieux du passé ont tenté de réguler, museler, codifier, limiter, contrôler l'union de la bite et du con, car il s'agit bien d'un acte frondeur. Révolutionnaire. L'affirmation de l'individu, de son irrévérence et, plus grave, de sa liberté. Madame Kaspec ne le sait pas. Sous son chignon tiré, oint d'honnête vertu, dans sa petite tête de piaf, elle me hait, tout simplement.

Comme je vous aime pourtant madame Kaspec, votre petit sac d'immondices à la main ! Un visage vertueux de madone, qui me parle du Titien, de

turpitudes vénitiennes et d'hypocrisie libertine sous un masque licencieux. Comme je vous aime, dans ma cage d'escalier. Je ne vous l'ai jamais dit. J'aime le mystère humide de mes fantasmes. Je ne vous le dirai jamais. Je suis sans aveu. Vous ne comprendriez pas. Ce n'est pas votre corps de pondeuse méritante qui m'attire. Ni votre visage stoïque et noblement fatigué. Pas davantage vos mamelles alourdies. À votre manière pourtant vous êtes belle et désirable ! Et je vous plains. À croiser chaque matin votre regard lourd d'Inquisitrice des alcôves, je mesure ma liberté d'oiseau ivre ; un éclair de vie pulse dans mon corps ensommeillé et je bande soudain. Mais, comprenons-nous bien : je ne vous désire pas ! Vous sentez trop la poubelle et la petite Mort. Celle du quotidien. Celle qui grignote chaque jour les rêves. Simplement, madame Kaspec, vous rendez visible, inévitable, la Vie sans limites. Elle se détache sur votre ombre. Vous n'y pouvez rien. C'est pour cela précisément, que je voue à votre petit air éteint et policé, un amour démesuré.

Demain ou plus tard, lorsque Christina rentrera de Chicago, je crierai plus fort encore. Près de la porte. Avec ce seul écran entre nos deux paliers. Chocs de nos mondes.

Je vous emmerde madame Kaspec.

Avec Christina, pourtant, les choses ne sont pas aussi lisses et suaves qu'elles paraissent et, après l'histoire du micro-ondes – ce devait être un test – il y aura aussi l'affaire du canapé.

Mais j'y viendrai plus tard.

II

LES GRILLES du lycée Montesquieu accueillent une population soignée. Il y a de la majesté dans l'air. Du savoir-vivre. Du standard, soit, mais que de la marque. Les « scoots » s'alignent dans un parc à vélos télé-surveillé. Cette année la mode est au grenat. Les baskets flottent. Les lacets pendouillent de part et d'autre du pied. C'est chic ! Je m'attends toujours à ce qu'ils se pètent la tronche – *se trallent* – dans les escaliers. Mais non ! Ils ont l'insolence insouciant de leur âge et tiennent bon la rampe. Dans l'ensemble ils sont assez polis. Des rebelles de bonne famille. Une rébellion transitoire et initiatique avant de s'engager dans les études supérieures et les classes préparatoires.

Dans la ville, cohabitent deux grands lycées. Le Lycée Technique *Pablo Neruda* accueille les quartiers nord. Les enfants et les *ados* des grandes H.L.M. où j'habite. Le hasard et peut-être aussi une agrégation d'Anglais toute neuve à l'époque m'ont nommé dans l'autre lycée. Celui des quartiers sud, au-delà du fleuve qui partage la ville industrielle et marque une frontière. Au-delà, s'étagent les quartiers pimpants et

résidentiels, accrochés aux flancs des collines tranquilles qui recèlent encore quelques vignes.

Mon lycée – j’y suis depuis si longtemps – est un établissement d’enseignement général, mixte, polyvalent, classique ! Les services administratifs ont investi l’ancien « Château », une grande maison bourgeoise et prétentieuse en briques noircies avec double perron : Lycée Montesquieu.

De la noblesse ! De l’allure ! Le cadre sied au grec et au latin. Des bâtiments anarchiques ont été construits sans plan véritable au fil des années, dans le parc de l’ancienne propriété rachetée par l’Etat.

Plafonds hauts et sonores. Peintures hépatiques, d’origine. Murs écaillés bâtis en sable de mer. Longs couloirs rectilignes éclairés par les impostes. Prestige du Lycée Montesquieu !

Seuls deux collègues savent qu’il me faut traverser la ville du nord au sud pour rejoindre mon poste. Dans la cour d’honneur, sur un piédoche en tuffeau blanc jamais taggué, un buste de Montesquieu monte une garde sourcilleuse. Il est assisté d’une surveillante nettement plus accorte et à peine plus âgée que les élèves.

Sous-sol du manoir. Salle des professeurs. Vingt-deux mètres carrés. J’ai mesuré. Il s’est mis à pleuvoir. Nous sommes quatre-vingt-dix enseignants. Les parapluies sèchent et encombrant le passage. Le parquet dégouline déjà. Des petits groupes s’agglutinent ici ou là. Par affinité politique, par esprit de corps ou par matière. Certains fument. D’autres toussent discrètement et se dirigent contraints vers la sortie ou leur casier. *Pigeonholes* (niches à pigeons) disent les anglophones. *Opes* alignés ; *columbarium*

géant. Des odeurs de cire et de bois mouillé se mêlent au tabac matinal ; parfums de moyenne gamme, affichés par quelques collègues pomponnées. Une circulaire du Proviseur occupe un grand quart du tableau d'affichage et alimente des conversations outrées.

Grève des lycéens

Pointage et vigilance. Aucune sortie tolérée. Les grilles seront fermées au début des cours. Ne laissons pas les agitateurs infiltrer l'établissement.

Des mouvements sont annoncés par la coordination des lycées nord. Professeurs, par sécurité garez vos véhicules dans l'enceinte des grilles.

Débaucher nos élèves ! Quelle insupportable arrogance ! Des fois que les *Neruda* lanceraient une opération commando ! Faut pas rire avec la sécurité !

Les *Neruda* ! L'auteur d'*Initiation au Nixonicide*, barde d'utilité publique comme il s'appelait lui-même, aurait peut-être aimé cela. Graine de révolutionnaires. Je crains que la S.U.R.P.O.L.E.C. ne s'attaque bientôt à débaptiser le lycée. Nous, les *Montesquieu*, ne risquons pas grand-chose. « L'esprit des lois » organise et contrôle le pouvoir et l'on aura trop vite oublié l'ironie grinçante d'Usbek et Rica. Les *Neruda* par contre...

Dans mon cartable je porte le labeur dérisoire de la nuit.

Il est 8 h 05. Je traverse des couloirs sans jour pour rejoindre la salle de mon premier cours.

Christina doit être sous la douche. J'imagine sa peau mate sous la caresse de milliers de petites perles

transparentes. Elle fredonne un concerto de Michel Corrette – son baroque préféré –, dans des vapeurs de monoï.

Quelques élèves de seconde se bousculent devant une porte fermée. La sonnerie impérieuse crève le brouhaha. Ma classe de khâgne m'attend. Presque au complet. Aux dires des présents, à peine quatre ou cinq sont restés à l'A.G. qui doit décider de la suite du mouvement.

Par principe je ne fais pas l'appel. Je lis la désapprobation dans des yeux qui me jaugent. Il y a trahison. Le combat syndical, ce sera pour plus tard. La conscience politique reste théorique. Esprits brillants et déconnectés. Futures élites. Entre khâgneux la lutte est ouverte. *Struggle of the fittest*. Les spermatozoïdes battent leurs flagelles. Il faut être premier ou rien.

De la Cour d'Honneur où sont assemblés quelques dizaines de grévistes, monte une clameur diffuse. Je n'ai pas lu les journaux du matin. Le mouvement couve depuis des mois. La semaine dernière la presse gouvernementale, la seule en libre accès, dénonçait les agitateurs gauchistes.

Dans un long article, Bergemont – chef actuel de la S.U.R.P.O.L.E.C. et ex-compagnon d'études et de littérature – fustigeait des mouvements lycéens « manipulés par l'étranger à la solde d'ennemis de la Nation ».

L'article débordait largement le cadre des manifs : une sorte de salmigondis mal cuisiné rassemblait en vrac dans une tambouille émétique et indigeste, la grogne des lycéens, la présence intolérable des clandestins, la nécessité d'un état fort, le rejet de l'Islam et la promotion de l'*Union du*

Renouveau Patriotique autour des valeurs catholiques d'avant Pie XII. Pour faire bonne mesure, Bergemont appelait au vote de lois d'exception suspendant certaines libertés et à la remise en cause de la nationalité française pour les étrangers naturalisés ayant affaire à la justice.

À vomir !

Je ne comprenais toujours pas comment l'ancien militant trotskiste des années 60 en était arrivé là. Combien de Bergemont en puissance assis calmement devant moi, parmi ces khâgneux bien policés ?

Je sors leur paquet de copies. Les notes s'étagent de cinq à seize sur vingt. Jolie courbe de Gauss. Ne pas sortir des clous ! Sans un mot, Mavéllec, un petit brun au visage lisse de valet chinois se lève et repousse ostensiblement les deux fenêtres entrouvertes qui filtraient un peu d'air. Muselée, la clameur s'estompe un peu plus. La classe respire. Justement, je tiens la copie de Mavéllec. C'est un linguiste, Mavéllec. Presque bilingue. Pourtant, le thème est raté.

Je lui tends la feuille couverte de sa petite écriture. Excès de confiance ? Manque de temps ? Le travail à l'évidence a été bâclé. Il écope d'un neuf sur vingt qui ne lui ressemble pas. Il me fixe au fond du regard, vindicatif, dans l'attente d'une justification que délibérément j'escamote. La copie est généreusement annotée en marge. Cela devrait suffire. Du contresens au faux ami, en passant par l'impropriété, il n'a bizarrement évité aucune chausse-trape.

En besogneux, il examine chaque ligne, compare, soupèse. Impavide, je poursuis ma distribution. Des visages s'éclairent. D'autres se ferment. Je regagne l'estrade.

– Je ne suis pas d'accord !

La voix fuse, sèche, remplie d'une animosité bravache. Mavéllec me fixe sans ciller.

– Je vous demande pardon, monsieur Mavéllec ?

J'insiste sur le *monsieur*. L'ironie fige la classe. Attente d'un éclat. Confrontation. Jeux du cirque. Je n'ai jamais aimé Mavéllec. On le sait. Pour des raisons que j'ignore (ou presque) il me semble que l'inimitié est largement réciproque. Les racines en plongent très loin. Il est fils des *Mavéllec Laminoirs*, grands fournisseurs d'acier aux industriels de l'armement. Un chauffeur à casquette le dépose chaque matin devant les grilles.

À Montesquieu, personne n'ignore mes engagements d'écrivain, quoique je n'en fasse jamais état. Mes attirances politiques et littéraires appartiennent à un domaine que je tiens séparé.

Mavéllec me provoque. Il ne se trouble pas. Ce que je presentais en latence comme une mauvaise querelle qui incube, surgit soudain. Je ne comprends pas encore ce qui fut le déclencheur. Pourtant, perceptiblement, quelque chose a changé. Indiscutablement. Mavéllec a osé. Je soutiens avec calme son regard.

Je suis intrigué. Pourquoi soudain, franchir la ligne ? Pourquoi précisément aujourd'hui ?

Ne pas donner prise ; Professionnel. Rester professionnel. Les yeux mi-clos, il évalue le rapport des forces. Une alchimie que je n'explique pas, ténue, impalpable mais qui se reflète dans la vingtaine de visages qui nous observent, fait soudain peser la balance du mauvais côté. Comme si la partie avait été combinée, jouée d'avance. Je perds pied. Il faut

changer de terrain ; revenir à la linguistique pure ; reprendre l'avantage.

– Je vous écoute, monsieur Mavéllec.

Mon ton se veut neutre, dénué d'ironie.

– Il n'est pas acceptable de travailler sur des textes de cette nature, monsieur. Je crois exprimer l'avis d'autres camarades. Plus timorés sans doute.

Le ton se fait sentencieux.

J'attendais un refus de la note, un point de traduction subtile, quelque argutie de sémantique. Je suis pris de court.

– Je ne vous comprends pas, Mavéllec !

L'extrait de *La Symphonie Pastorale* d'André Gide remis aux étudiants me paraît plutôt anodin. L'intérêt réside dans le style et la traduction en était, je l'avoue, difficile. Pour les khâgneux, c'est la moindre des exigences : je mets toujours la barre très haut.

– Expliquez-vous, Mavéllec ! Vous êtes trop fin linguiste ! La traduction présente, j'en conviens, quelques écueils, mais elle était dans vos cordes ! Non ?

– Certes, monsieur mais ce texte-là rejoint ceux d'autres dépravés que vous nous imposez depuis le début de l'année. Cela devient... euh ! comment dire ? choquant ! C'est cela, répétitif et choquant.

Aucune incivilité. La surface est lisse, contrôlée, raffinée. Bonne famille. Education sans accroc. Messe du dimanche. Scouts d'Europe. Vacances d'hiver à Megève. Rien à redire.

Dessous, bouillonnent arrogance et défi. Ce n'est pas le premier incident de ma carrière de prof. et j'ai connu d'autres prises de bec.

La révolte de Mavéllec ce matin bouscule quelque chose de différent. Je me sens désagréablement gagné par un frisson de malaise et d'angoisse.

Ce n'est pas une fronde. C'est un acte de sédition. Délibéré. Prémédité.

Dans les rangs, des hochements discrets approuvent Mavéllec. Des têtes basses encore mal assurées opinent et rejoignent sans courage la bronca muette.

Incrédule, je récapitule mentalement les thèmes et versions du trimestre écoulé.

Sarrazin (Albertine), *L'Astragale*. Barthes (Roland), *Un ouvrier sympathique* tiré de *Mythologies*. Gide (André), *Les nourritures terrestres*. Franck (Anne), *Le Journal*. Whitman (Walt), *Passage to India*. Wilde (Oscar), *Two Poems : Hélas et Sonnet to liberty*. P.D. James, *The Black Tower*. Morrison (Toni), *Beloved*.

Je compte également quelques articles de presse étrangère et une brochure touristique vantant les charmes des Costwolds.

– Je ne vous comprends toujours pas, Mavéllec !

– Nous avons du mal à croire que vos choix soient innocents, monsieur. Trois déviants homosexuels, une condamnée de droit commun, une black révolutionnaire, un intellectuel de gauche et un échantillon de la juiverie d'avant guerre, la coïncidence est quand même bien étrange ! Et je ne vous parle même pas de la presse.

Il me toise avec une déférence goguenarde.

– Vous vous rendez grotesque, monsieur Mavéllec. Restons-en là pour l'instant, voulez-vous ? Je vous verrai à l'issue du cours !

L'épisode m'apparaît tellement absurde. Tellement hors de proportion !

Les extraits proposés résultent d'un choix. C'est une évidence. L'interprétation de Mavéllec m'échappe. Gide, Wilde ou Whitman ont écrit une langue complexe. Poétique et aiguë. Construite, stimulante. Traduire ces auteurs tenait d'une gageure qui révélait les rapports subtils entre nos langues et nos cultures. Pas davantage.

Les autres m'avaient accroché l'œil au hasard de relectures pour leur intérêt linguistique. Tous exigeaient du traducteur, des compétences techniques. Mon cours de traduction menait nécessairement à des questions de civilisation. C'est la rediffusion du film d'Elie Kazan, *On the Waterfront* avec Brando, qui m'avait simplement porté à choisir le texte où Barthes analyse le pouvoir mystificateur du film. La coïncidence donnait du fond à la compréhension de l'écrit et j'avais conseillé aux étudiants de ne pas rater la projection.

Quant au *Journal* d'Anne Franck, à *l'Astragale* ou à *Beloved*, ils proviennent bonnement d'un cours de traduction et présentent l'avantage de posséder leur corrigé « clés en main ». Le cours figure dans la liste des ouvrages à acquérir et réduit d'autant le coût des photocopies.

Mon refus d'argumenter, de justifier ma sélection me donne un instant l'illusion de reprendre la main : la S.U.R.P.O.L.E.C. n'a pas encore tout à fait infiltré l'école. La liberté pédagogique demeure un des terrains où nous restons quelques-uns à combattre. Du reste, je ne milite pas. J'enseigne l'anglais à la future élite de la Nation. Sans doute suis-je un pion remuant dans le plan de la S.U.R.P.O.L.E.C.

Pour qui travaillent Mavéllec et les petits merdeux prêts à le suivre ?

La classe se tait ; se repent courageusement à l'avance. Le petit œil noir de Mavéllec suit mes gestes. Par contenance, je fourrage dans mon cartable posé sur le bureau. Jouer la montre. Penser. Très vite. Dans le couloir, un martèlement de pas se répercute contre les vieux murs silencieux et écaillés et pénètre la classe par les impostes. Le piétinement s'arrête soudain.

On frappe un coup.

D'autorité la porte s'ouvre. Surgit un petit homme cravaté, le cheveu gris-fer : le Proviseur. Un regard froid perce le cartable où mes mains feignent de s'activer. Deux hommes que je n'ai jamais vus l'accompagnent.

Le premier paraît plutôt jeune. Etudiant prolongé au-delà du raisonnable, un cartable de cuir noir à la main. Intimidé.

L'autre, la cinquantaine charnue, en complet anthracite, le crâne jaune et dégarni, observe sans un mot par-dessus des lunettes en demi-lune.

Les clameurs assourdies de l'A.G. envahissent le silence menaçant de la classe.

Très raide, le Proviseur se tourne alors vers les étudiants interdits.

– Messieurs, en votre nom, je remercie monsieur Mauduit pour la tâche accomplie jusqu'à ce jour. Son état de santé ne lui permet pas, je le regrette, de vous accompagner au terme de cette préparation. J'ai l'honneur de vous présenter monsieur Jean-François Lambert, son remplaçant.

Il le pousse aimablement vers l'estrade et du regard m'intime de l'accompagner. Je suis trop abasourdi

pour protester. Je me contente de rassembler les bribes de cours éparées sur le bureau. Mon regard balaie mécaniquement une classe absorbée dans la contemplation muette des tables. Lambert s'avance vers moi, main tendue.

– Bon rétablissement, chuchote-t-il, compatissant.

Compassion de circonstance ou grinçante ironie ? Je ne saurais le dire.

J'attrape à la hâte mon pardessus. Je m'appelle Adrien Mauduit. Je suis agrégé d'anglais. Ma vie est en train de basculer.

Quelque part dans une H.L.M. au nord de la ville, dans une salle de bains à carreaux blancs, Christina sort des vapeurs de monoï et enturbanne sa chevelure d'une serviette éponge grenat qui retombe sur ses épaules nues et humides.

Des mots se bousculent sur mes lèvres sans les franchir.

Par la fenêtre, j'aperçois en contrebas la grande cour carrée des prépas, agitée d'un va-et-vient insolite.

– Si vous voulez bien nous suivre, monsieur Mauduit.

La voix du Proviseur porte une note d'insistance péremptoire qui perce sous l'inflexion calme et courtoise. J'ai toujours souffert de l'esprit d'escalier. La classe n'a pas bronché. Debout sur l'estrade, je considère un bloc figé ; les yeux fuient vers les baies vitrées qui découpent un ciel sans imagination en tranches veules et grises. Seuls Julien Hopé et Nicolas Leblanc, côte à côte au troisième rang, me fixent, une lueur d'épouvante incrédule au fond des prunelles. J'aimerais leur dire, au moins à ces deux-là, qu'ils n'y sont pour rien ; que mon sort importe si peu ! La lettre qui sommeille dans le tiroir de mon

bureau a définitivement scellé mon avenir. Il n'y a rien à craindre des lois humaines. Elles n'ont plus de prise.

Plus tard je reviendrai hanter les troquets qui à distance légale enserrent la masse austère du lycée Montesquieu.

Plus tard je les retrouverai. Terrain neutre. Parole libre. Le petit homme au crâne jaune se tient en retrait de la porte. Il se cure patiemment un ongle avec un capuchon de stylo.

J'ai envie de mettre de la fureur dans ces esprits indifférents. Vent de révolte. Certitudes chavirées. Dérèglement. Souffle.

Déliter l'élite. Fracasser d'inertes blocs prêts à dévaler les chemins pentus de l'enfer. Par soumission moutonnaire aux lois de l'ambition ou par simple bêtise. Voluptueux plan de carrière.

STOP !

Etes-vous Julien et Nicolas les rescapés uniques du fiasco ? Du chaos organisé qui s'annonce et que je pressens. Le petit homme au crâne d'œuf pue la mort. La petite mort jaune, qui ne vous emporte pas. La pire. Celle qui vous laisse la vie racornie, ratatinée sous la botte du népotisme et des ratapails à tous crins. J'ai peur pour votre belle jeunesse ronde et prometteuse. Demain vous marcherez au pas. Des chars, commandés par vos généraux, écraseront sans quartier l'insurrection et les corps fracassés des *Neruda*. Aveuglés, vous battrez des mains. Je n'y serai pas pour témoigner. Mes livres seuls veilleront sous la garde silencieuse d'Anastasia, dans la poussière discrète d'un bunker gardé jour et nuit. Ma revanche. Absurde et dérisoire.

En compagnie de Gide, Wilde, Whitman, Corbière et l'incommensurable cohorte des indexés. Pour exorciser la froidure des hivers sans fin, vous danserez alors dans la splendeur malodorante des autodafés.

Maintenant, le petit homme au crâne jaune s'impatiente.

La classe reste figée. Julien et Nicolas n'osent rien. Moi non plus. Je n'ai pas encore tout à fait compris la comédie étrange qui vient de se jouer. Je voudrais le leur dire, mais les mots se carapotent et se bousculent dans une débâcle désespérée.

Le petit homme toussote.

– Nous sommes attendus, monsieur Mauduit.

Sa voix siffle comme au sortir d'un tuyau. Trachéotomisé ?

– Bon courage, messieurs !

Il faudra bien qu'ils s'en contentent. Je n'ai décidément aucun don pour les apophtegmes historiques et péremptoires.

Mes yeux cherchent une dernière fois les regards de Julien et Nicolas. Trop tard. Je crois les avoir déçus. La tête entre les mains, ils fixent désormais la table.

Précédé de Crâne Jaune, je passe la porte que referme le Proviseur. J'ai le temps d'entrevoir le collègue Lambert, raide et compassé qui efface mes quelques mots du tableau. Place nette ! Une ère nouvelle a commencé.

Nous sortons du bâtiment. Une petite pluie fine miroite sur l'asphalte déserté de la grande cour carrée. Crâne Jaune allonge le pas vers le « Château ».

À l'extérieur du lycée, de longues limousines noires banalisées stationnent devant les grilles

fermées. La conciergerie aussi est bouclée. Les clameurs se sont tues.

– Par ici, monsieur Mauduit !

Crâne Jaune s’efface. Le Proviseur s’engage dans l’escalier monumental qui grimpe à droite jusqu’aux toitures. Je connais l’immense bureau du Proviseur.

Dernier étage. Vastes fenêtres à meneaux. Boiseries moulurées jusqu’aux cimaises. Plafonds à caissons décorés. Tapisseries de haute lisse au mur nord. Mobilier empire. Lampe céladon reposant sur une élégante table de travail aux pieds ouvragés. Porte matelassée gainée de cuir brun, rehaussée de l’éclat cuivré de clous tapissier. Fauteuils cossus en acajou à dossiers droits. Je n’y ai pénétré qu’en deux occasions.

Le jour de mon arrivée avec le Proviseur d’alors.

À cette époque, la bibliothèque vitrée abritait sous d’anodines reliures fuligineuses quelques livres creux et hypocrites. Il en est bien d’autres, mais ceux-là s’ouvriraient sur une collection choisie de vieux alcools ambrés : cognac, armagnac et ratafia de pays. Le Proviseur ne les consultait, avec la malice d’un vieil humaniste, qu’en de rares et exceptionnelles circonstances.

J’étais le plus jeune agrégé de l’établissement. Mon nom résonnait déjà dans certaines revues littéraires bien en vue. Nous avions trinqué cordialement à l’esprit, en devisant de littérature islandaise. Il possédait à merveille la Saga de Njal Thorgeirsson et quelques poètes contemporains qu’il avait lus en anglais. Un poème de Stein Steinarr me trotte encore dans l’âme.

Children at play

In laughing sunshine
I sat watching
bare legs and sunbrown faces.
My mind bore traces
of vanished night,
and my hand was cold and heavy.
Once upon a time there was a man
in an unknown land.
A handful of sand.
And then nothing.

Jeux d'enfants

Dans l'éclat rieur du soleil
je me tenais assis et contemplais
des jambes nues et des visages cuivrés.
Mon esprit gardait les traces
d'une nuit effacée,
et j'avais la main pesante et glacée.
Il était une fois un homme
dans un pays sans nom.
Une poignée de sable.
Et puis plus rien.

Ma seconde visite à ce bureau date seulement de quelques semaines. Le Proviseur actuel est un pur scientifique. A-t-il découvert les reliures truquées ? Je l'ignore.

– Monsieur Mauduit, vous vous faites trop voyant ces temps-ci. Vos écrits, vos prises de position, anti..., antipatriotiques, avouons-le, dérangent. Ce que nous tolérions depuis trop..., depuis longtemps gênent votre fonction. Nous nous devons de rester neutres, monsieur Mauduit. Notre hiérarchie renâcle ! Si, si ! Croyez-moi !

Je l'écoutai discourir avec une bonhomie agacée et paternaliste. J'étais habitué aux attaques de la presse d'état et réactionnaire. C'était pourtant la première fois que les flèches m'atteignaient dans ma vie professionnelle.

– Monsieur le Proviseur, j'enseigne l'anglais sans état d'âme, en stricte neutralité. J'avoue mal vous comprendre...

– Vous me comprenez parfaitement, monsieur Mauduit, m'avait-il interrompu.

Le pire est qu'il avait raison. Je ne comprenais que trop bien le durcissement des derniers mois. Plusieurs confrères journalistes rencontrés en ville avouaient sous le manteau subir des pressions de plus en plus ouvertes.

Certains avaient vu leur carte de presse ou leurs accréditations non renouvelées.

Un récent dossier soi-disant littéraire sur Drieu la Rochelle, paru dans *l'Indépendant National*, tenait simplement de la supercherie. L'histoire se réécrivait sous nos yeux à la lumière de l'hagiographie. Tout concordait à la même idéologie. La nasse se refermait peu à peu, étranglait les voix discordantes, soumettait les esprits, faisait imperceptiblement glisser les valeurs et normalisait l'inacceptable. Le plus ordinaire des faits divers, habilement monté en épingle, était récupéré par les pouvoirs publics et servait à justifier de nouvelles dispositions policières.

Dérive sécuritaire. À tribord, toute ! hurlait-on à la passerelle.

Comme aux heures les plus sombres de l'histoire, des populations entières se trouvaient stigmatisées. Des camps de roms avaient été dispersés sans ménagement par les forces de l'ordre. Une certaine presse à la botte s'en faisait régulièrement l'écho et laissait courir l'idée qu'il fallait les expulser vers leur pays d'origine ; qu'on ne pouvait accueillir l'Europe entière ! Propagande éhontée, indigne et mensongère. Quatre-vingt-dix pour cent des roms avaient la nationalité française. Ils étaient ici chez eux !

Le Proviseur s'était levé, me tournant le dos ostensiblement. Posté à l'une des fenêtres qui, à cette hauteur du pouvoir, dominait la cour et une grande

partie des bâtiments, il fixait un point au-delà des toitures bleutées, vers le nord de la ville.

– Voyez-vous, monsieur Mauduit, en dépit de vos diplômes, je crains que vous ne soyez jamais tout à fait des nôtres. Que voulez-vous, la Nature est ainsi faite ! Vous habitez les quartiers nord, me suis-je laissé dire ?

La question était toute rhétorique et se voulait bénigne. Il construisait sa démonstration à petites touches.

– Il nous faut des racines, n'est-ce pas ? On ne transplante pas sans risque d'un terrain de rocaille à un humus fertile et réciproquement, reprit-il les mains dans le dos. On me téléphone à votre sujet. Vous êtes, j'en conviens, un professeur compétent, je dirais même mieux : consciencieux. Toutefois...

Il hésitait.

– Il arrivera un point où je ne pourrai plus vous couvrir, voyez-vous. J'ai aussi des comptes à rendre. Des enfants qui font des études supérieures. Tout cela coûte. On s'impatiente là-haut !

Du pouce, il pointa le plafond. Je souris. Nous nous trouvions au dernier étage. Il ne pouvait s'agir que de Dieu soi-même. Ce fut alors qu'il se retourna.

– Vous avez tort de vous obstiner, monsieur Mauduit. Grand tort ! Vous n'êtes guère apprécié en haut lieu, je vous le dis tout net. Nous avons ici des parents influents. Ils sauront manœuvrer. Croyez-moi. Un esprit brillant comme le vôtre. Rejoignez-nous ! Faites carrière ! Vous en avez l'étoffe, c'est certain !

Il m'avait raccompagné vers la porte matelassée répétant à part lui « *vraiment tort ; grand tort !* », presque navré.

Je l'avais remercié, sans doute quelque peu ironique, pour tant de sollicitude et j'avais rangé l'incident au placard.

Jusqu'à ce matin.

Je m'apprête à suivre le Proviseur vers les hauteurs feutrées de son bureau mais, sur le deuxième palier protégé par une élégante rambarde à balustres, Crâne Jaune tourne à gauche et m'invite à le suivre vers une petite pièce nue au mobilier banal et tubulaire. C'est le lieu dédié aux conseils de discipline (trois en dix ans). Nous l'appelons plaisamment « lit de justice ».

Deux hommes en uniformes gris de la S.U.R.P.O.L.E.C. nous attendent.

Lorsque je me retourne, la porte est déjà refermée.

Le Proviseur a disparu.

III

JE SUIS rentré du travail vers 18 h 30. Plus tard qu'à l'ordinaire : problèmes de dernière minute ; une famille de collé à affronter et les photocopies du lendemain. Dans le hall d'entrée, j'ai croisé Madame Toukoulou-N'dekko. Rien de commun avec Madame Kaspec. Tu es, Antoinette, le continent noir à toi seule. Ton visage de souveraine porte l'immensité lumineuse des savanes ombrées, le souvenir enivré des ciels plombés d'avant l'orage et la luxuriance insolente des vallées arrosées.

Avec un clin d'œil espiègle, tu caches sous le drapé de ton pagne, des orgies de vin de palme mêlé de mangues fraîches et sous tes rides trop précoces, on devine la majesté sévère des ambas¹.

Trois fillettes à chevelure tressée te suivent. Des sacs SHOPI plein les bras, un poupon endormi sanglé sur le dos et les petites accrochées aux couleurs vives de ta robe, tu me regardes, Antoinette.

¹ Amba : nom donné en Ethiopie à des rochers inaccessibles formant plateaux et dominant le pays.

Un sourire à éclabousser le soleil. Un rire qui grimpe en joyeuse apnée le long de la rambarde en métal caca d'oie, – qui peut bien choisir les nuances si délicates de ces cages d'escaliers ? Un croquemort ? Un vidangeur ? Un militaire nostalgique ? A coup sûr quelqu'un qui n'y réside pas.

– Pas de nouvelles de la Préfecture ?

– C'est trop tôt, monsieur Maudit. Trop tôt. Ça fait seulement deux mois !

Elle a confiance. La France ! Pensez – donc, madame ! La France !

Tu es belle, Antoinette. Tu es digne. Tu transpires une énergie tellurique. Le malheur glisse sur ta joie qui danse, malgré les huissiers honteux et furtifs devant ta porte et ton sourire.

Ta voix chante les mots avec cet accent que seuls les imbéciles osent encore contrefaire. Tes yeux brillent d'amour et d'espoir. J'ignore si c'est pour Jean-Ernest ou la Patrie de Rousseau et des Droits de l'Homme. Les deux sans doute.

Deux mois que Jean-Ernest, ton mari, a été expulsé. Deux mois qu'il a laissé son travail d'électricien à un autre Jean-Ernest mal payé.

Je connais un peu Antoinette et son mari. Le facteur se trompe parfois ou se débarrasse trop vite. Des lettres ont abouti dans ma boîte. Je les lui ai portées. On a sympathisé. On a trinqué. Pas du vin de palme ; de la Kronenbourg tiède.

Jean-Ernest riait et parfois butait sur sa colère au détour d'une phrase. Pas trop fort. En sourdine. En s'excusant. On ne sait jamais d'où vient le danger. Il est arrivé quinze jours plus tard : carte de séjour non renouvelée. Dans l'estafette, Jean-Ernest ! Le panier à

salade, direction Orly. C'est plus discret ! Pas le temps de dire « ouf ! ».

Par la fenêtre exigüe, tes fillettes regardent sans comprendre. Antoinette griffe et lutte. Dans leur carton, entre ton frigo et ta poubelle, tes bières tiédissent tranquillement. Alors, Antoinette vient me voir. On écrit des lettres. On remplit des brouettes de dossiers et moi qui ai suivi l'école de la république, je fourbis mes armes et mon stylo au nom de la Fraternité. Pour le rire d'Antoinette. Pour l'éclat de tristesse qui s'use et s'éteint peu à peu dans l'œil des fillettes. Quand trinquerons-nous à nouveau, Jean-Ernest ? Ce jour-là sera un jour de liesse et de réjouissances ! Même ta bière, ta pisse d'âne réchauffée – mais toi tu l'aimes comme ça – aura la pétulance d'un champagne frappé à point.

J'ai laissé Antoinette Toukoulou-N'dekko continuer à pied vers son huitième. Elle n'avait pas songé à l'ascenseur qui ce jour-là, par exception fonctionnait.

Avec un grincement de ferraille, la porte s'est refermée et la machine s'est élevée en ahanant. Des craquements de métal, des sifflements de câbles et de filins, des hoquets de poulies et de galets fatigués, un déhanchement léger et féminin de la cabine me hissèrent malgré tout à hauteur du sixième.

L'interrupteur temporisé, hors service, me força à tâtonner vers ma porte. Par erreur, je sonnai à l'appartement de Madame Kaspec qui n'y était pas. J'évitai son vinaigre.

J'étais exténué et m'affalai dans le canapé. Les étagères de bouquins s'alignaient familièrement. Les vieilles affiches des Tri Yann en concert cachaient les blessures du papier peint.

Quelque chose pourtant m'apparut différent. Iconoclaste. Mon regard erra vers les grandes fenêtres blanches qui filtraient un jour sale et déchirant. J'apercevais la tête des lampadaires qui éclairaient un carré d'herbe pelée à force d'être foulée, coincé entre des bordures en ciment. Un arbre étique consumait sa dernière sève à verdir des feuilles malades et tavelées. C'était le rendez-vous des cabots de la cité.

Tout semblait normal. Stable. Inchangé. Pourtant...

Je sursautai. Le canapé ! J'étais assis, vautre sur un canapé qui ne m'appartenait pas. Le mien était en tissu. Une toile rayée qui combinait harmonieusement les ocres et les rouges. Les accoudoirs en bois ciré brinquebalaient. Depuis vingt ans qu'ils me supportaient, j'avais mille fois juré d'attraper un outil pour les resserrer. Au fond, je les aimais tels quels !

L'espèce de sofa où je m'étais allongé sans ôter mes chaussures sentait le cuir neuf. Il mettait une tache vert crapaud sur la moquette pétrole du salon. Je le jugeai irrémédiablement hideux. Une regrettable erreur.

Christina apparut soudain, surgie de la salle de bain où elle s'était planquée. Elle rayonnait devant mon visage ahuri et mon air d'abruti lunaire. Elle adorait hélas, ménager des surprises.

– Bon anniversaire, Chéri ! Il te plaît ? Une super affaire à Cuir Salons ! Emmaüs est passé nous débarrasser de notre antiquité.

Je ne dis rien. Je ne *pouvais* rien dire.

Elle prit mon silence pour de l'émotion. Elle avait presque raison. Antiquité ! Elimé certes, mais antiquité ! Mon canapé des oreillons et de la coqueluche.

Le premier canapé de mes parents, sauvé du naufrage comme un trésor rare et précieux. Il trônait dans mon H.L.M. Témoin d'une vie disparue. Vestige fragile et douloureux d'un lointain bonheur. Mes parents ne souffraient plus, désormais. C'était le canapé de mes farnientes de Noël ! On le poussait pour loger le sapin. Dans une odeur de résine, j'y passai des heures insouciantes en compagnie de Fantômette, du Club des Cinq ou à courir les pentes de la Croix Rouse.

Le canapé de ma première baise à seize ans. Un jeudi matin. J'étais seul et tranquille. Ma mère « *faisait le catéchisme* » à la paroisse, malgré les sarcasmes de mon père dont le marxisme virulent s'accommodait très mal de ces « bondieuseries de bonne femme ».

Ma mère avait tenu bon et défendu avec une tendresse naïve la foi simple de son enfance.

Annie est arrivée. Nous étions dans la même classe. Elle cherchait un bouquin d'anglais qu'elle avait, dit-elle, oublié au lycée.

Par intermittence, le soleil matinal et frileux de mai éclairait le grand mur blanc. C'était la saison des communions solennelles. Et nous avons communié. En silence. Dans le salon. Je ne fus ni glorieux, ni Casanova. Mais c'était la première fois. Et je n'ai rien oublié de sa peau, ni de mon corps délicieusement tendu et tremblant.

Mon canapé ! Il portait encore en creux la forme lovée d'Annie et une tâche décolorée à la Javel, dont ma mère avait longtemps ignoré l'origine. J'avais fini par avouer avoir renversé de l'encre. La vérité était de sang et de foutre chaud.

L'été et les vacances nous avaient séparés. En Terminale, à la rentrée, Annie ne reparut pas. On m'apprit que les Vincennois avaient subitement et inexplicablement déménagé au début de l'été et n'avaient averti personne. Je menai fébrilement un embryon d'enquête et me heurtai à des impasses. Portes et visages fermés, les voisins ignoraient leur destination.

Je n'ai jamais revu Annie. Peu à peu, ma fièvre retomba. Je conservai la tendre douceur de nos gestes maladroits, comme un poster d'Hamilton, une jolie mélodie que l'on se prend à fredonner parfois, pour rien ; comme ça ; et qui rend heureux.

Antiquité ! NOTRE antiquité ! Ça aussi me choquait. Christina ignorait tout de ce canapé. Certes, nous étions amants et fougueux, mais cela ne lui donnait aucun droit ; surtout pas celui de voler à mon imaginaire, d'irratrapables rêves.

Christina s'approche, chatte et câline, lèvres tendues.

Par la porte ouverte de la cuisine j'aperçois sur la table un moka énorme, piqueté d'une kyrielle de bougies bleues et blanches. Putain de surprise ! Je me sens trop faible ; trop désarmé. Elle attend sa récompense. Déjà, une lueur d'impatience et d'étonnement éveille sa pupille.

Je cède. Je l'embrasse, mordillant ses lèvres. L'esprit rebel ; l'âme vagabonde. Spectateur !

Me voici au cirque. L'otarie jongle, luisante, ballon sur le nez. Numéro unique ! Applaudissements. Choc sensuel des nageoires. J'offre ma bouche à Christina, comme le dompteur balance son morceau de barbaque.

Pavlov. Récompense. Elle doit sentir ma réticence. Ma fougue feinte est douchée.

– Il te plaît ?

Elle ne m'avait pas laissé le temps de m'asseoir. Un peu cassée, en amazone, elle chevauchait mon corps, femelle et conquérante. Je fus lâche. Elle déboutonna ma chemise.

– Il est très bien, merci. J'adore le vert crapaud. Et ce cuir ! Ah, ce cuir !

L'œil de Christina s'alluma. Elle enfouit son visage contre ma poitrine nue. Son cou sentait la cannelle. La porte de la salle d'eau laissait entrevoir un sac *American Airlines*.

– Et Chicago, c'était comment ?

– Dur ! Éprouvant ! Un groupe d'architectes. Que des mecs sans leurs nanas ! Tu vois le topo ! Des vrais connards. Préjugés, drague et compagnie. Des beaufs, quoi ! On a juste fait le tour des restaurants français. Désespérant !

Christina bossait pour Odysée Tours, une agence parisienne. Clientèle chic et friquée.

– Voyage d'affaires, tu parles ! Il y a loin de la coupe aux lèvres !

Ses cheveux tombaient en un drapé antique et picotaient mes épaules nues. D'habitude, mon vieux canapé grinçait avec bonheur, épuisé par une vie de sexe chaud. La toile fatiguée, boulochée grattait la peau comme elle grattait déjà les cuisses nues de mes culottes courtes. Son coton hirsute avait peut-être balancé dans le vent tiède, au sud de la Mason and Dixon line et j'aimais cette idée. Avec ses lignes aux tons alternés, il était l'étendard chéri du noble combat nordiste.

Le crapaud – je l’avais secrètement baptisé ainsi – se tenait coi, inerte, insensible à nos coups de reins débridés à la diable. Tendue d’une peau morte d’un vert glaireux et malade, il s’en foutait. Bibliothèque au mètre. Fausses reliures. Trompe l’œil. Magasin où personne n’habite. « Crapaud ». Truc insensé posé sur ma moquette. Prise de pouvoir subtile. Christina mon amour !

– Tu leur as montré quoi, à tes trous-du-cul d’architectes ?

Je n’avais jamais mis les pieds aux Etats-Unis. Mon corps éclatait en bubons allergiques au nom seul de Coca-Cola.

– Un super programme ! *Marina City*, tu sais les deux tours en nid-d’abeilles. Aussi le *Hancock Building* et *Lake Tower Point*. Qu’est-ce que tu veux de plus typique ?

Des silhouettes profilées trouaient le ciel, jaillissaient au milieu du salon, surgissaient de la ville, miroitaient leurs aciers étincelants dans les eaux calmes du lac Michigan, rejointes dans l’azur cotonneux par la pointe de mes seins turgescents que Christina excitait à petits coups de langue patients.

J’oubliai le crapaud. On se fit l’amour, sur une litanie hachée qu’elle poursuivait entre deux gémissements.

– Sandburg Village, église Presbytérienne Emmanuel avec narthex polygonal, oui, oui, oui ! tu sais c’est exceptionnel. Max Adler Planétarium – construction unique de 1930 –, tu te rends compte ? Continue, je t’en prie !

Toutes ces tours érigées avec défi stimulaient sa libido et complexaient la mienne. Je hais

l'architecture. Je hais l'exceptionnel. Je reste dans les clous. La distance est moins grande. Le trottoir d'en face demeure accessible. Raisonnablement. Souvent, je ne traverse même pas. Il me suffit d'en éprouver le caractère faisable. L'illusion d'un choix possible. Le crapaud se taisait toujours. Impavide. Pas même hostile.

– Qu'est-ce que tu fous ?

Immédiate, la réponse me vint aux lèvres, mais ne les franchit pas.

– Mais toi, ma biche !

Je retins les mots. Sur la table de la cuisine le moka trônait, ironique et commandait le silence. Je me rendis compte alors, que mon corps besogneux ne besognait plus depuis quelques minutes déjà. Dégringolade et panard cuit à l'eau de boudin !

Christina m'avait attrapé le visage et scrutait mon regard.

– T'es ailleurs, Adi ! T'es ailleurs !

Elle se voulait tendre et compréhensive comme dans les manuels de sexologie – l'Emmanuelle de Sexe au Logis –. Le ton voilait une fureur désappointée. Un désaveu en forme d'abandon. Un mécompte douloureux, pressenti comme une fin inévitable. Une peur tangible, redoutée et anonyme.

Putain de crapaud qui me brûlait les genoux ! Ce fut l'excuse invoquée.

– T'es ailleurs, je te dis ! Elle s'appelle comment ? Antoinette ? Remarque, je ne suis pas jalouse.

Christina, mon amour de sexe, ne mêle pas Antoinette à nos petites affaires de fesses. Antoinette l'adorable. La sublime. Antoinette que je n'ai jamais touchée. Antoinette qui me giflerait à la moindre

tentative déplacée. Antoinette pénélope assise à sa table de formica jaune. Jaune hépatique. Cireux. Terne à force d'essuyages. Teint de madone malade à l'abri sombre des cathédrales que les C.R.S. violent sans vergogne, à coups de barre à mine. Mine de rien. *Heraus ! Blackie go home !* Révolu le droit d'asile. Bafoués les lieux sacrés. Profanées les Saintes Demeures au nom de soi-disantes vertus républicaines.

Brigands, taupins, écorcheurs et pendants médiévaux eurent droit à davantage d'égards et de respect. C'en est fait. De pauvres bougres d'humains ne sont plus assurés de trouver refuge en ces lieux pies.

Le front bute sur un mur de dossiers, paperasses, Everest administratif, petits bouts de papier dérisoires, signatures en attente, cachets en suspens, *chefaillons* morveux à l'abri d'un guichet de certitudes. Jean-Ernest est au pays et sa bière tiédit jour après jour. Antoinette que j'aime et que je ne désire pas.

Je me ressaisis. L'intermède avait refroidi mes genoux sans raviver l'ardeur. Antoinette ? Quelle idée incongrue ! Je le lui dis. Christina me fixait toujours, une ombre amusée peinte sur les lèvres et une crispation paniquée au fond des prunelles. Je me dégageai de l'entrelacs de ses membres.

– On passe directement au moka, te bile pas !

Dans le tiroir du bureau, la lettre de ce matin dort d'un sommeil venimeux et comminatoire. Le scorpion se cache dans les grains du désert. Il attend son heure sous la canicule ou dans le froid glacé des nuits. Patience !

Rassure-toi Christina ! Je ne me bile pas. Mon ombre s'étire et disparaît à l'heure du zénith. Attends Christina ! Attends l'heure du scorpion. Ce soir, après

ton départ, je ferai l'amour à la page blanche. Ce soir je me terre dans ma bulle d'écriture. Protégé par les mots. Ils festoient et banquettaient sur le lin immaculé de ma table de travail. Champs opératoires. Chirurgie douloureuse des phrases démembrées. La nuit est tôt venue. Dehors, l'allumeur d'étoiles procède à pas comptés. La lune est trop pleine. Trop crue.

Ma petite bulle dresse sa paroi invisible, tendue du dedans. La lutte est engagée avec les forces pesantes qui l'assaillent, l'enserrent, s'insinuent avec obscénité contre sa peau fine et irisée.

À présent, laisse-moi ! Il me faut explorer la virginité des mots enchaînés. Protégé par leur puissance, laisse-nous ripailler. Gingembre arrosé d'hypocras, le banquet s'ouvre sur une sonnerie de krumhorn ! Drap des noces meurtries. La nuit est précoce. Elle procède à pas de loup. L'allumeur d'étoiles musarde sous l'éclat blanc de la lune.

Ce soir, après le moka qui me pèse déjà sur l'estomac, je tâterai d'un doigt fébrile la paroi invisible de ma bulle d'écriture. Tendues du dedans, les forces s'équilibrent. Juste assez. Doucement. Surtout ne pas risquer l'éclatement brutal et *suffocatoire*. L'intérieur – le domaine clos de mes folies – aussi est en lutte. Repousser les pesanteurs. Oublier les nécessités du corps. Je suis une mécanique, juste un peu dérégulée.

Seuls les yeux de Christina me rappellent à contre-amour que les heures sont désormais mesurées. Quelle saveur douce-amère !

ELLE, l'innommable, guette et rôde, tourne et vire dans sa cage inéluctable. Qu'y puis-je ? Vivre à demi ? Hâter l'issue ?

La nouvelle est trop fraîche. Elle m’envahit sans m’habiter. La peinture colle aux doigts. Je vais très bien, merci ! Mon rendez-vous de ce matin, en urgence, après le passage du facteur, me laisse au sol, groggy. Combien de fois depuis l’enfance ne m’étais-je pas déshabillé dans ce même cabinet ? Le papier-peint s’est peu à peu fripé, ridé, jauni. Le toubib aussi. Ma mère n’est plus là pour me tenir la main dans une coupable odeur d’éther. J’aimais les piqûres. À cause de l’ivresse. La table d’auscultation garnie d’une moleskine verte trônait bien à la même place.

Combien de fois le Docteur Thanos n’avait-il pas remballé son stéthoscope après l’auscultation, avec un air de bougre bonhomme et rassuré ?

Une petite rhinopharyngite ! Une petite angine ! Une petite fatigue ! Croissance ! Eau précieuse pour l’acné. Juste un petit traitement ! La routine.

Aujourd’hui, chaque image de ma tête qui, année après année dépassait d’abord le marchepied, puis le bureau, me file en pleine tronche des nostalgies irrémédiables et glacées. Définitives. Depuis ce matin, j’appartiens sans retour au monde secret, enfoui et douloureux du Docteur Thanos. Frères humains qui après nous vivez...

Les siècles me donnent la main. Ma mémoire en défaut m’oblige à piocher d’un rayonnage, un vieux *Lagarde & Michard*. Le texte est là, nu et limpide :

*Frères humains qui après nous vivez,
N’ayez les cuers contre nous endurciz,
Car, se pitié de nous pouvres avez,
Dieu en aura plus tost de vous merciz.
Vous nous voyez cy attachez cinq, six :
Quant de la chair, que trop avons nourrie,*

*Elle est pièce dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et pouldre.
De nostre mal personne ne s'en rie :
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !*

Immuable et proche. Je le relis lentement à voix basse. Le rythme est grave, juste assez funèbre. Le désespoir est absent. L'incantation monte, généreuse, altruiste et fraternelle par-dessus les siècles :

Ne soyez donc de nostre confrérie

– Tu ne viens pas te coucher ?

La porte de la chambre est restée entrouverte. Allons donc ! Elle a décidé de rester ! Tant pis.

Plus tard, Christina ! Je me coucherai plus tard. Dans le silence et la solitude.

Le titre me saute aux yeux ! Ballade des Perdus. Etrange lapsus. Je m'allongerai plus tard, les mains sagement le long du corps. Pour l'heure, marquer mon sillon. Semer encore quelques grains d'ivraie. Encourager la vie sauvage qui surgit jusque dans les craquelures du balcon. Une minuscule tige a pointé, tendre et verte sur le béton gris. Forme imprévisible de la vie. Il me reste une œuvre à écrire. Un peu d'espoir à cultiver. Ne pas dormir. Le temps est devenu trop précieux. Le crapaud s'est endormi. Ses boursoufflures luisent dans l'ombre oblique de ma table de travail.

La feuille est blanche.

Sur l'autre bureau qui devant la fenêtre capte un peu de la lueur froide de la lune suspendue, trois paquets de copies pèsent déjà sur ma conscience.

Plume. Stylo. L'ordinateur est indigne du premier jet des manuscrits. Dinosaur. Je m'éteindrai comme

eux. De plus, depuis l'arrivée au pouvoir du Parti National du Renouveau, je crains la S.U.R.P.O.L.E.C – Surveillance Policière des Ecrivains et Créateurs –. Une brigade bigrement efficace vient d'être mise en place et c'est Bergemont qui s'en occupe. Main de fer. Redoutable. Un sarcophage de plomb recouvre désormais les journalistes. Aucune radiation politiquement nocive. Juste une œuvre de Salut Public. Débarrasser la racaille. Noyer les rats. Suivez Bergemont, joueur de flûte ! Le discours est rôdé.

C'est déjà par l'eau que Carrier aux portes de Nantes, nettoyait la vermine vendéenne. Place nette ! Les gabares chargées de suppliciés étaient sabordées en Loire. De vagues remous, quelques cris qui gargouillent en pitoyables borborygmes. Puis, plus rien. Le calme effrayant et le clapotis tranquille qui vient lécher les berges.

Stylo-plume. Plume-Stylo. Encre bleutée et ces premiers mots nés du chaos :

*Tu venais d'allumer le phare,
En haut de la tour qui nous portait.*

Doucement j'ai fermé la porte de la chambre. J'ai préparé la cafetière. Pas une de ces cafetières électriques qui bâclent l'arôme : un percolateur à boule de verre, lent et subtil qui respecte la poudre et dégage les parfums. La vapeur chuinte. J'écoute passer la pluie. Je balance entre deux bureaux. Entre l'urgence raisonnable et la nécessité. Sans conviction, je griffonne la page :

Ce soir la ville frange ta nuit d'incertaines étoiles

J'ai peur. Alors, je passe aux copies. J'ai du retard. Un paquet de seconde s'ajoute à mes khâgneux. Biffures. Ratures. Remords. Le BIC rouge couvre peu

à peu l'écriture fébrile de lycéens sans génie. Artisans de l'impossible, l'anglais leur demeure un idiome mystérieux, sans cesse martyrisé par leur esprit inventif. « *I am agree with the writer because she don't be like the principal personnage* »

Merde aux grammairiens vétilleux et vive le « *because* » clef de voûte de l'expression lycéenne. Prince des mots de liaison. Ses deux syllabes, énoncées comme trois, lentement, en insistant comme il se doit sur la tonique, donnent à la pensée du temps pour se dérouler. Un fleuve paresseux dont le flot, ralenti par ces trois îles providentielles, *be – cau – se*, muse et se cherche une direction. Cause ou conséquence, qu'importe, *because* est l'arme absolue. Celle de toutes les liaisons dangereuses, risquées. Appris dès les premiers balbutiements, il accompagne une scolarité comme un compagnon fidèle.

« Why ? *Because...* ! »

Because en impose. Rassurant dans la défaillance et la débâcle. *Because*, l'indéfectible Blondel des prisonniers de la grammaire anglaise !

Doucement j'ai fermé la porte de la chambre. Christina ne me rappelle pas. Les rideaux ne sont pas tirés et le lit flotte dans une lumière de sépulcre blanchi. Les réverbères scialytiques s'allient à la lune froide. Une petite mort blanche caresse les objets de la pièce. Pour la première fois, ils me sont étrangers. Christina s'agite sur la table d'opération dans des remuements de draps froissés. La toux sèche de Madame Honorine Kaspéc perce le *placo* de la cloison. Plus lointains, des vagissements de bébé hurleur annoncent une nuit tendue entre un homme et une femme. Poésie de l'enfance. Promenades bucoliques et

amoureuses. Découverte. Morceaux de rêve des premiers temps. Etoiles brisées en chute libre. La berceuse aux dentelles froufrouantes et aériennes oscille dangereusement. Les cris mollissent. La femme a dû se lever. L'homme, en plan, fixe le plâtre du plafond et s'arrange comme il peut avec sa turgescence.

Je tente de concentrer mes facultés sur les copies. Si je pouvais aussi rendre ce paquet demain matin !

Une pulsation sourde traverse brutalement les murs et les vitrages. Sous le réverbère un petit bolide rouge vient de s'arrêter. Des ombres furtives embarquent ou débarquent pour je ne sais quel voyage interdit. Des portières claquent, sans couvrir la techno. Je ferme les yeux. L'engin repart dans une folie de turbine et de gomme arrachée. James Dean de banlieue. Fureur de vivre. Mythe mal digéré sur grand écran et petite mort absurde dans les pâleurs de l'aube. Coup de sonnette impromptu aux petites heures du jour. Képi mal réveillé. Gendarme un peu blême.

« Vous avez bien un fils qui..... »

Un couple se regarde, incrédule, sceptique et blanchit soudain. La cuisine pue la friture figée et le pipi de chat. La vaisselle du soir trempe dans une eau grise. Le matou indifférent se frotte aux jambes de l'homme, qui ne bronche pas. Il déteste pourtant les chats.

Le gendarme soulagé prend congé avec componction. La porte se ferme sur son uniforme et la terre cesse de tourner.

Pourquoi remuer tout cela ?

Je ressens le besoin de relire la lettre qui guette dans le tiroir. Je ne m'y résous pas : il y a aussi dans

ce tiroir un certain pêle-mêle que j'ai fourré là au petit malheur. Il m'est devenu insoutenable. Le verre en est brisé. Un des clichés montre trois adolescents rieurs. Résultats du Bac. Succès. Mention. Classe prépa pour la rentrée. L'avenir triomphe déjà. Je pose, la frange conquérante entre Bertrand et Philippe. Nous nous tenons aux épaules. Philippe, jambe levée esquisse un *french cancan* ridicule. La photo est un peu trouble. Noëlle pissait de rire en nous cadrant. Elle craquait toujours aux âneries de mon frère. Je crois bien qu'elle en était secrètement toquée. Je fréquentais Bertrand depuis l'enfance. Primaire, collège, lycée. Du classique. Un an de plus que moi. Il en imposait, sans élever la voix. C'était un calme.

Je ferme les yeux. Je suis à mi-paquet et les copies n'avancent guère. L'image se reforme, voilée mais précise malgré le léger flou. C'est déjà un autre monde qui se cache et se retranche. Nous posons avec insouciance devant un petit bolide rouge et bardé de chromes. Future épave déchiquetée, tranchante, encastrée dans le contrefort d'un pont au détour riant d'une vallée bien trop familière. Ultime photo. J'en traîne la vision. Je me redresse.

Le café caresse mes narines. Je m'en octroie une lampée généreuse dans une tasse ébréchée que Christina a déjà tenté de balancer. Sa saveur un peu brutale dope mon énergie qui chancelait. Je provoque la nuit. Dans les oreilles trop sensibles j'enfonce des boules Quiès. Instantanément, mon cœur se met à tambouriner, à l'étroit derrière mes tympanes. C'est mieux ainsi ; préférable aux mille petits bruits insidieux qui se glissent et s'insinuent dans la conscience. Les pulsations sont régulières, identifiables. On finit par les oublier. Elles ne vous

portent pas à divaguer vers les précipices dangereux de la mémoire. J'entends ma vie battre et cela me rassure.

Les copies succèdent aux copies. J'oublie les visages qui se cachent derrière les contresens, les fautes d'accord, de conjugaison, les traductions idiotes, les phrases indigentes et l'absence de ponctuation. Il ne faut plus s'attacher. Je traite les copies comme un Patron fait sa visite. L'appendice du 12. La chambre du 15, c'est le pontage coronarien, non ?

Il soigne. Je corrige. Avec conscience et professionnalisme. Pas d'effusion.

Il est 4 h 00 du matin. Les premiers bus entament leurs navettes. Christina n'a pas bronché. Deux paquets sur trois : joli score. Dans trois heures, il me faudra repartir. Comme si de rien n'était. Je m'allonge sur le crapaud, étonné qu'il ne proteste pas.

Je n'ai plus vraiment sommeil. Je me trouve dans un état de veille aiguë. Dans sa chemise cartonnée jaune, je relis L'Esprit de l'Escalier. Le manuscrit en est presque achevé. Ultimes corrections. La revue que j'ai contactée ne m'a pas encore rendu réponse. Je n'ai aucun doute. Une bourrasque iodée s'engouffre dans le petit appartement et balaie les miasmes du moka, en suspension dans l'air confiné.

Tout à l'heure, j'expliquerai à Christina, n'avoir pas voulu la réveiller.

IV

L'Esprit de l'Escalier

Tu venais d'allumer le phare,
en haut de la tour qui nous portait.
Au pied des rochers, la mer vaginale cerclait en lames
blanches aiguës, furieusement rageante
et sombre de dépit.

La chambre lanterne veillait sur nos épaules.
Ce soir la tempête souffle en grandes légendes ses
cauchemars de naufrages,
De navires sans maîtres et de maîtres sans vie.
Ce soir la ville frange ta Nuit d'incertaines étoiles
Et la Nuit pleut à gros grains
qui claquent sur ton cœur.

Ce soir, je sens qui montent en l'âme
Un parfum vague d'enfance,
un contour flou de visages indécis,
creusé des rides de la pluie...

Tu habites une Tour qui intermitte les éclats de sa
domination marine.

Ton regard plonge en vrillant les rumeurs
d'un ressac qui t'envoûte et t'attire.
Comme un chant des Nibelungen.
Et tu songes très intensément
à l'inaïperçu de ta déchéte,
Au contact – pour la dernière fois brutal et souple –
d'un lit de sables humides emboutonnés
de nacures blanchâtres.
Tu marches en ronds, rasant les murs
de cette pièce ronde où tu écris.
Et l'Autre disparaît derrière l'écran gris-fer
de la nuit pissante de lune et d'embruns.
Tu t'avances, bras tendus, offert, victime consentante
qu'on immole au Dieu Désir, sur le maître autel d'une
flamboyante cathédrale.
Et l'édifice s'embrace tout à coup, touché par la
foudre divine,
touché par le doigt vengeur d'un Dieu irascible.
Dieu refuse ton sacrifice. Dieu païen.
Mille fois, dix mille fois, tu joues – du Dorien au
Lydien – la plainte de ton devenir.
Une agonie du Verbe, éternellement recommencée.
La mesure définitive d'une énergie qui se perd dans
l'aspiration qui,
Appelant d'autres mots, engendre la nouvelle plainte.
D'une nouvelle agonie.
Tu marches encore d'un pas,
Qui se rigidifie.
Tu te casses en deux pour tracer quelques phrases :
MAIS TU NE PARLES PLUS.